LES

COQUILLES SACRÉES

DANS

LES RELIGIONS INDOUES

PAR

ARNOULD LOCARD



NARASIMHÂVATÂRA

INCARNATION DE VISHNOU EN HOMME-LION

Bois sculpté, fragment de char sacré, haut. 0,52.

LES

COQUILLES SACRÉES

DANS

LES RELIGIONS INDOUES

On sait aujourd'hui que l'Inde ancienne fut un des berceaux privilégiés des sciences et des arts, dès la plus haute antiquité. Les Aryas, ce peuple primitif, en se répandant progressivement à travers le monde, envahirent l'Inde, apportant avec eux les livres sacrés des Védas. Plus tard, au Védisme succéda le Brâhmanisme avec ses castes et son clergé ; des temples nombreux avec leurs idoles furent élevés aux dieux du moment. Plus tard encore, il se forma des sectes nouvelles engendrant des dieux nouveaux ; le Bouddhisme et le Jaïnisme remplacèrent en partie le culte brâhmanique, avec tout leur cortège de symboles et d'attributs particuliers.

Parmi cette véritable légion de dieux de toutes sortes, vénérés dans les pays indous, il en est quelques-uns de fort anciens qui ont pour attribut une coquille ou conque. Avec une faune malacologique incontestablement aussi riche et aussi variée que celle qui vit sur ces rivages, il n'est pas surprenant que les anciens aient placé une de leurs plus belles coquilles dans les mains de quelques-uns de leurs dieux. Mais, comme nous allons le voir, ils ne se sont point bornés à prendre celles dont les plus riches couleurs ou dont les formes les plus élégantes pouvaient plaire davantage à leur imagination, ils ont su en outre, choisir les plus rares, celles qui ne se trouvent que dans

des conditions absolument exceptionnelles et qui, partant, deviennent de droit, les plus précieuses. Nous allons examiner le rôle que la coquille pouvait jouer chez ces peuples.

Il est bien certain, que si les livres sacrés des Indous, les plus primitifs, nous étaient connus comme les ouvrages des philosophes ou des poètes de Rome ou d'Athènes, nous aurions de nombreux documents à évoquer sur un pareil sujet. Malheureusement, bien peu de ces livres nous sont accessibles. C'est surtout par des représentations, par l'image des dieux eux-mêmes que nous devons essayer de reconstituer ce côté de l'histoire de la conchyliologie. Éclairé des lumières et des précieux conseils de M. de Milloué, directeur du Musée Guimet, et de M. Guimet lui-même, nous avons pu étudier un grand nombre de ces divinités réunies dans ce riche musée. Nous nous proposons d'examiner successivement et par ordre chronologique, les différents dieux qui portent la conque[1].

Vishnou, dans le Brâhmanisme, est un de nos principaux porteurs de conque. Second personnage de la trinité brâhmanique ou *Trimourti*, Vishnou représente le dieu créateur et conservateur par excellence. Déjà mentionné dans les Védas, il occupe la première place dans les livres du Brâhmanisme sectaire, les *Pourânas* et le poème épique du *Mahâ-Bhârata*. On le représente ordinairement sous les traits d'un beau jeune homme au teint bleu foncé, paré comme les anciens rois. Il a, le plus souvent, quatre bras ; l'une de ses mains, presque toujours la main gauche, porte le *Panchajanya*[2] ou *Çankha*[3], qui n'est autre qu'une grande et belle coquille de Gastéropode, toujours de même forme et de même taille. Comme pendant au Panchajanya, il tient dans ses autres mains le *Soudarsana* ou *Vajra-nâbhachakra*, la foudre, sous la forme d'un disque prêt à être projeté sous l'impulsion de la force centrifuge imprimée par un doigt, puis la massue appelée *Gada* en sanscrit, ou *Kaumodaki*, et enfin la fleur du *Lotus*[4].

[1] L. de Milloué, 1883. *Catalogue du Musée Guimet*, Ire partie, *Inde, Chine et Japon*, *Introduction*. C'est à cet excellent travail que nous avons emprunté une bonne partie des documents cités dans cette notice.

[2] De *Panchajana*, démon marin particulièrement nuisible aux cinq *(pancha)*, espèces d'êtres *(jana)*, savoir : dieu, hommes, gandharvas, serpents et mânes non réincorporés.

[3] De *sam* avec, et *kha* cavité, c'est-à-dire qui a une cavité.

[4] John Dowson, 1879. *A classical dictionary of hindu mythology and religion, etc.*

Dans la belle collection du musée Guimet, quatre Vishnou, dont trois en bronze et un quatrième en bois faisant partie d'un fragment de char sacré fort ancien, Pl. IV, portent une conque à la main gauche. Elle est de forme turriculée, l'ouverture en avant, la columelle dans la main, le sommet en l'air. L'ouverture est généralement peu profonde ; un examen attentif de la coquille nous a démontré qu'elle était sénestre, c'est-à-dire, que l'enroulement des tours se faisait de gauche à droite, la coquille ayant sa columelle en bas ; dans ces conditions, l'ouverture se trouve nécessairement à gauche. Nous reportant au grand ouvrage de Moor, *Hindu Pantheon,* nous avons pu nous convaincre que plusieurs des Vishnou qui y sont représentés, ont également en main une coquille sénestre. Le plus souvent, soit dans les figurations, soit dans les originaux, l'ouverture de la conque est assez mal représentée ; un simple trait, parfois, indique sa position ; dans les statuettes déjà mieux conservées, ou d'un travail un peu plus fini, l'ouverture est figurée par une sorte de point d'interrogation, dont la boucle supérieure est tournée à gauche. Enfin, dans quelques bons exemplaires, comme ceux de la collection Guimet, ou comme ceux de la planche XIII de Moor, on distingue nettement les caractères de sinistrorsité de la coquille, soit par la position de l'ouverture, soit par la direction des tours de la spire dans leur enroulement. Ce fait de la sinistrorsité dans la conque de Vishnou est des plus singulier. Nous aurons occasion d'y revenir plus loin.

Mais le *Vishnou* idéal n'a pas seul le monopole de la conque ; nous la retrouvons également dans quelques-uns de ses *avatârs* ou incarnations. Ce dieu, éminemment bon, quitte son paradis et descend sur la terre pour combattre quelque calamité menaçant le genre humain, pour accomplir quelques grands progrès civilisateurs, ou ramener dans le chemin du bien ses fidèles égarés. Il revêt alors dix formes différentes ou avatârs : *Matsyâvatâra* ou Vishnou incarné en poisson pour sauver du déluge *Vaivaçvata* le septième Manou et procréateur du genre humain ; *Kourmâvatâra*, ou Vishnou incarné en tortue au sein de la mer de lait, océan de la création ; *Varahâvatâra*, ou Vishnou incarné en sanglier pour reconquérir la terre ; *Nara-Simhâvatâra*, ou Vishnou devenu l'Homme-lion, pour délivrer le monde de la tyrannie de *Hiranya-Kaçipou*, le roi invulnérable des Daityas ; sous toutes ces formes

si variées, Vishnou est également représenté avec sa Çankha ou conque victorieuse à la main, et cette conque est encore sénestre.

Mais la plus importante, ou tout au moins la plus populaire de toutes les incarnations de Vishnou est la huitième ou *Krishnâvatâra*, planche V. Sous cette forme qui représente une manifestation complète de Vishnou, le dieu porte également dans la main gauche la même conque sénestre que nous avons déjà vue à Vishnou ou à ses autres avatârs. C'est vers la fin de l'ère antérieure à J.-C. que s'est surtout développée la légende de Krishna, c'est-à-dire à l'époque des luttes du Bouddhisme et du Brâhmanisme [1]. Nous avons pu voir un grand nombre de Krishna portant tous la conque, et cette conque est toujours pareille à celle de Vishnou ou de ses différentes incarnations.

Quelle est donc cette curieuse coquille brâhmanique? A quelle espèce zoologique faut-il rapporter le Panchajanya ou Çankha. D'après les meilleures représentations, il nous semble qu'elle peut être comparée aux formes du genre *Turbinella*, et plus particulièrement au *Turbinella rapa* de La-

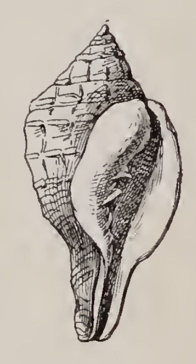


Fig. 1.



Fig. 2.

marck [2], qui vit actuellement dans les mers des Indes, fig. 1 et 2. Mais, ce *Turbinella* est normalement dextre, avec son ouverture située à droite, la pointe ou sommet de la coquille étant en haut, fig. 1. C'est donc une coquille

[1] Prannath Pandit, *Krishna cultus, in the Brihat-samhita*, Journ. of the Asiatic Soc. of Bengal, t. XLIV, part. I, p. 31 à 35.

[2] *Turbinella rapa.* Lamarck. Anim. sans vert., 2e édit., t. IX, p. 377 : « *T. testa subfusiformi, medio ventricosa, crassa, ponderosissima, mutica, alba; anfractibus superne basim præcedenti obtegentibus; cauda breviuscula; columella subquadriplicata.* »



KRISHNA

HUITIÈME INCARNATION DE VISHNOU

Bronze enrichi de rubis, haut. 0.135

anormale et certainement des plus rares que le dieu Vishnou ou ses incarnations tiennent dans leurs mains, fig. 2.

Le Panchajanya, a du reste, lui aussi sa légende. C'est la coquille du démon marin *Panchajana*. Ce démon vivait au fond de la mer sous la forme d'une conque ; comme il avait saisi le fils de Sandipani, qui avait appris à Krishna l'usage des armes, Krishna pris d'un dévouement superbe accouru au secours de l'enfant, terrassa le démon et conserva sa conque parmi ses attributs [1]. Telle serait l'origine de la conque entre les mains du dieu.

Mais à cette légende, on peut en opposer une autre qui explique tout aussi bien le même fait. Krishna est parfois représenté sous des formes bien différentes : « Héros persécuté dans son enfance comme Hercule, dieu triomphant couronné de fleurs comme Apollon chez Admète, sauveur promis, attendu comme le Messie, il semble que, pour le peindre, les sages et les poètes indous aient puisé à toutes les traditions anciennes et contemporaines répandues dans le monde [2]. » Krishna, gardeur de troupeaux, représenté sous la forme de *Govinda* ou *Gopala* porte encore la conque dans sa main, comme s'il voulait s'en servir pour rappeler à lui ses bêtes égarées. Cette idée de la conque comme symbolisme du pasteur semble ainsi des plus naturelles, puisqu'il suffit de briser le sommet de la coquille pour s'en servir comme d'une trompette, tel le *buccinum* des Latins ou le κῆρυξ des Grecs [3].

Dans la religion brâhmanique, nous allons encore trouver d'autres dieux armés de la conque. *Durgâ*, *Ganeça*, *Dêvî*, *Sourya* sont aussi quelquefois représentés avec une coquille à la main. Mais ces divinités appartiennent à une autre secte que celle de Vishnou.

Çiva, une des divinités du *Brâhmanisme*, tout à la fois dieu créateur et destructeur, personnifiant l'action de la nature qui détruit ce qu'elle a créé

[1] Sur la couverture extérieure de l'édition de la *Bhagavadgita* de Thomson, on voit au fond de la mer le démon Panchajana sortant de sa coquille, et à la surface des eaux Vishnou qui s'est incarné en poisson pour combatre et tuer Panchajana; c'est la coquille de ce démon dont Vischnou ou Krishna s'est emparé.

[2] Théodore Pavie, *Krichna et sa doctrine*, p. 33.

[3] Aujourd'hui encore, dans la Corse et dans la Sardaigne les bergers se servent du grand *Tritonium nodiferum*, comme d'une corne ou d'une trompe. Il suffit de briser la pointe de cette coquille et de souffler un peu fortement par ce sommet. En 1871, aux portes même de Bastia, les conducteurs de trains de remblais du petit chemin de fer servant à l'entreprise du port n'avaient point d'autre instrument pour prévenir de leur passage.

pour engendrer à nouveau, s'unit à *Pârvatî*, déesse de la beauté et à *Prithivi*, personnification de la terre, qui deviendront bientôt une seule et même forme désignée sous le nom de *Kali*, la noire, ou plus simplement *Dévî*, la déesse. De cette union naît *Ganeça*, dieu de la sagesse, protecteur de la science et destructeur des obstacles de l'intelligence. C'est au sage Ganeça que l'on attribue une collaboration active dans la composition du *Mahâ-Bharatâ*[1].



FIGURE 3.

Ganeça, Dieu de la sagesse, fils de Çiva et de Pârvati
Statuette argent massif, haut. 0. 10.

C'est lui que l'on invoque au commencement de tous les livres, ou toutes les fois qu'il s'agit d'accomplir un acte de quelque importance : *Om! Ganeça!* Adoration à Ganeça !

[1] L. de Milloué, 1883. *Catalogue du Musée Guimet*, Ire partie, Introduction et p. 50.

Ganeça, dans une de ses mains, tient une coquille, mais celle-ci nous semble différente de celle de Vishnou ou de Krishna. Elle est également sénestre, mais d'un galbe plus allongé, avec une columelle moins acuminée, une ouverture plus haute ; les tours de la spire sont accompagnés de saillies comme épineuses. C'est très probablement une coquille du genre *Voluta*. Parmi les Ganeça du Musée Guimet, se trouve une petite statuette en argent massif (fig. 3), dans laquelle la coquille est très nettement représentée avec sa forme sénestre et son ornementation particulière. Dans tous les Ganeça que nous avons examinés, la conque est toujours la même avec ses caractères constants.

Quant à Prithivî, mère de Ganeça, elle aussi tient également parfois la conque. Comme divinité, Prithivî est appelée à jouer des rôles bien différents. Il en existe deux exemplaires avec une coquille dextre dans la collection de M. Guimet, sous la personnification de *Durgâ*, « celle qu'il est difficile de fléchir », rappelant ainsi l'énergie destructive de Çiva, la divinité des terribles Thugs de l'Inde. Enfin, Moor a également représenté, pl. VI, fig. 3, Devî tenant la conque à la main [1].

Mais que veut dire cette conque dans les mains de Ganeça et dans celle de sa mère, surtout lorsque cette coquille est essentiellement d'origine marine, et que Prithivî personnifie la terre ? Les explications nous font encore défaut. Il y a là, sans doute, comme à propos de Krishna, quelque légende que nous ne connaissons pas et qui, pourtant, justifie cette sorte de contraste. Nous n'osons pas croire que c'est comme dieu de la sagesse, protecteur des sciences en général, que Ganeça est porteur de la conque. Peut-être n'est-ce là qu'une idée purement conventionnelle ; peut-être aussi la coquille en question, par cela même qu'elle est des plus rares, devient-elle des plus précieuses, et par conséquent, plus particulièrement digne de figurer au milieu des attributs sacrés ? Bornons-nous à rappeler les faits, laissant à d'autres, plus autorisés que nous en pareille matière, le soin de les interpréter.

Dans le Jaïnisme ou religion Jaïn, nous voyons encore figurer la conque. Cette secte, quoique relativement peu nombreuse, joue dans l'Inde un grand rôle par son importance religieuse, comme par l'influence dont jouissent

[1] Moor, *Hindu Pantheon*.

ceux qui en font partie. Dans les districts de Bihar et de Patna où ses fidèles sont en majorité, ils portent le nom de *Çravakas*. Malgré les incertitudes qui règnent sur l'origine de cette religion, elle n'en est pas moins fort ancienne puisque M. de Milloué nous apprend [1] que, parmi les quatre hypothèses relatives à son origine, celle qui lui assigne la date la plus récente la fait encore remonter au deuxième siècle de notre ère, c'est-à-dire au moment de la ruine du Bouddhisme. Dans cette secte, le rôle que jouent les Bouddhas chez les Bouddhistes est attribué, chez les Jaïns, aux *Tîrthankaras Jinas*, sages qui ont franchi le monde. Le Tìrthankara est un ascète qui a mérité, par sa science et sa piété, de sortir du cercle fatal de la transmigration, et qui a atteint *Môksha*, le *Nirvâna* des Jaïns. Il y a, dans chaque période mondaine, vingt-quatre Tìrthankaras réprésentés par des symboles ou emblèmes différents. Le vingt-deuxième a nom *Némi* et a pour symbole la conque. On attribue à ces Tîrthankaras une stature prodigieuse et une longévité non moins fabuleuse décroissant progressivement depuis *Vrishabha*, représenté par le Taureau, qui mesurait 500 toises et vécut 8.400.000 grandes années, jusqu'à *Pârçvanâtha*, figuré par le serpent, qui vécut 100 ans et n'avait plus que la taille ordinaire des hommes.

Nous empruntons encore à un récent travail de M. de Milloué quelques explications sur *Némi*, représenté par la conque [2]. « *Némi*, *Arishta Némi* ou *Néminâtha* était fils du roi *Samudravijaya* et de la reine *Çivâ*, de la race d'*Harivansa*. *Ambika* est sa *Sâsana ;* il a le teint noir et une conque lui sert d'emblème. Il est né à Sari, dans le Srâvan [3], dans le premier mois de la saison pluvieuse, sous la constellation de *Chitra*, se fait ascète à l'âge de 300 ans, au lieu de Dvârakâ (en *Mâgadhi Baravavâe)* et meurt sur le mont Girnar après avoir vécu 700 ans de la vie d'ascète, ce qui donnerait à sa carrière une durée totale de 1.000 années [4], pendant lesquelles il ne demeura que 55 jours à l'état d'ascète imparfait. D'après une légende citée par

[1] L. de Milloué, 1883. *Catal. du Musée Guimet*, Ire partie, Introduction, p. XLIII.
[2] L. de Milloué, 1884. *Essai sur les Jaïns*, in Museon, Louvain.
[3] J. Burgess (*Papers on Satrunjaya*, in Ind. Ant., II, p. 138), remarque que Stevenson identifie *Sari* ou *Saryapura* à *Agra*, tandis qu'on s'accorde généralement aujourd'hui pour en faire une ville de Kathiâvâd.
[4] J. Stevenson, *Kalpa Sûtra*, p. 98. — Colebrooke, *Observations on the Jaïns*, in As. Rev., IX.

M. Burgess[1], sur la foi d'un prêtre Jaïn, Némi aurait excellé dans tous les genres d'exercice et principalement dans ceux qui demandent de la force. Son cousin Krishna, jaloux de sa supériorité (il l'avait vaincu au jeu de la conque), demanda aux Gopis[2] de lui inspirer des pensées amoureuses et de le déterminer à se marier afin de lui faire perdre sa force surnaturelle. »

Nous ignorons malheureusement par quelle coquille Némi était représenté; nous n'avons trouvé à ce sujet aucun document susceptible de nous éclairer. Les prêtres Jaïns, plus peut-être que tous autres, sont avares de leurs dieux et n'en laissent pas facilement reproduire les images. Quoi qu'il en soit, il importe toujours de retenir cette singulière parenté entre Némi représenté par la conque et son cousin Krishna qui, lui aussi, a la conque parmi ses attributs.

Parfois aussi, la conque quitte la main des dieux pour devenir amulette entre les mains d'un simple mortel. M. Guimet nous a montré une de ces amulettes en bronze (fig. 4) affectant la forme d'une boucle et représentant la



Fig. 4.

conque de Krishna. Le dessous est orné de boucles en tous sens pouvant recevoir une agrafe ou un cordon. L'ensemble représente la coupe longitudinale passant par le grand axe d'un Gastéropode analogue à quelque grand Triton; les caractères aperturaux, la base de la columelle se distinguent très nettement;

[1] J. Burgess, *Papers on Satrunjaya*, in Ind. Ant., II, p. 138-139.

[2] Compagnes de Krishna, nymphes ou simples bergères, initiées par le dieu aux séductions de l'amour. Voir Burnouf : *Bhâgavata Purâna*, et Th. Pavie : *Légende de Krishna*.

mais, par une singulière idée de l'artiste, et sans doute pour mieux faire ressortir la disposition spirale de la coquille, le milieu de l'amulette représente une volute en continuité de trait avec la base de la columelle, comme si l'on avait rabattu sur ce même plan, passant par le grand axe de la coquille, la projection verticale d'une section transversale ou perpendiculaire au grand axe.

A des époques plus modernes, nous retrouvons encore la conque, non plus seulement entre les mains des dieux, mais dans celles de leurs prêtres. Au Japon, par exemple, à l'heure de la prière, les prêtres se servent de la conque pour appeler au temple leurs fidèles. La conque ferait également partie de l'orchestre sacré des Japonais. Il existe dans les galeries du Musée Guimet, une charmante petite statuette représentant un prêtre bouddhiste de la secte Sïn-gon entonnant de la trompe dans une sorte de grand Triton qu'il tient élevé à la hauteur de ses lèvres. On sait, du reste, que, de tous temps, les peuples se sont ingéniés pour se créer des instruments de musique, dont quelques-uns sont souvent fort singuliers. Au Tibet, par exemple, la trompette religieuse, dite Schlagintweit, est faite avec un fémur humain évidé de sa moelle, muni à l'une de ses extrémités d'une sorte d'embouchure et terminé à l'autre par un pavillon. Les fémurs des saints tibétains donnent, paraît-il, des sons beaucoup plus beaux que ceux des simples mortels. Peut-être de même les conques sacrées ou sénestres rendent-elles des sons plus suaves et plus harmonieux que ceux des conques ordinaires.

Quoi qu'il en soit, la conque et les joueurs de conque figuraient dans les fêtes religieuses bouddhiques. Dans le *Dâthâvança* ou histoire de la Dent de *Gautama Bouddha*, on donne la description d'un char destiné à porter la Dent-Relique de Dantapura, dans le royaume de Kalinga, à Pâtaliputta, dans celui de Pându ; ce char est attelé de chevaux « blancs comme l'intérieur de la coquille appelée conque [1] ». En outre, dans la description de la procession de la *Daladâ* ou Dent-Relique, on voit figurer à plusieurs reprises des joueurs de *chank*, çankha ou conque pêchée au large de la côte nord-ouest de Ceylan [2].

[1] *Le Dâthâvança, Histoire de la Dent-Relique du Gotama Bouddha*, poème épique pâli de Dhammakitti, traduit en français d'après la version anglaise de sir Coomâra Swâmy, chap. III, verset 4.

[2] *Mémoire sur l'histoire de la Dent-Relique de Ceylan*, par M. Gerson da Cunha, traduit de l'anglais, *in Annales du Musée Guimet*, t. VII.

Dans le *Lalita vistara*, au temps de la naissance du Bôdhisattva, ce sont des jeunes filles qui portent au cou la conque sacrée : « suspendues dans l'étendue des cieux et montrant la moitié de leur corps, les filles des Mayas furent aperçues tenant les divers ustensiles du sacrifice... Plusieurs centaines de mille de filles des dieux portant des conques, des tambours suspendus à leur cou, furent aperçues immobiles et attendant[1]. »

Un pareil instrument devait nécessairement faire partie de l'orchestre sacré des anciens Indous. En effet, dans l'énumération des instruments sacrés qui font entendre au Bôdhisattva « les sons agréables de leurs accords, les sons variés et retentissants de leur symphonie pendant qu'il veille », le *Lalista vistara* cite : les conques, les tambours, les timbales, les tambours d'airain, les harpes, les luths, les tambourins, les cimbales et les flûtes. Comme on le voit, dans ce singulier orchestre, la conque tient la tête des instruments et elle représente, avec la flûte; la totalité des instruments à vent ; nous avons peine à croire qu'un pareil assemblage produise par ses « accords », des sons « variés et bien agréables »[2] !

Longtemps aussi la conque servit dans les combats pour ramener auprès des chefs les guerriers dispersés. Les chefs Pindaris et Marathes, nous écrit à ce sujet M. Bourquin, s'en sont servi dans les combats jusqu'au commencement de ce siècle. Autrefois, chaque chef donnait à sa conque un nom spécial. Dans le premier chapitre de la *Bhâgavadgita*, depuis le verset 14, on lit : « Alors (Bhishma) son parent et l'un des anciens chefs des Kurus, sonna plein d'ardeur sa conque sacrée, appelée le *Rugissement du Lion*. Puis tout à coup, les conques, les caisses, les cymbales, les tambours, les cornes entremêlant leurs sons, font entendre une voix tumultueuse. Alors (Krishna) le Tueur de Madhu et (Arjuna) le fils de Pandu, assis sur un noble chariot traîné par des coursiers blancs, sonnent aussi leurs conques célestes. Le seigneur des sens (Krishna) sonne de sa *Pânçajanya ;* l'acquéreur des richesses (Arjuna) sonne de sa *Devadatta* (Dieu-donnée) ; Bhisma, l'affamé au ventre de loup, sonne sa glorieuse conque la *Paundra* (de *Pundra*, démon tué par Bhima) ; le roi Yudhishthira, fils de Kunti, sa conque *Anantavi-*

[1] *Lalita-vistara*, ou *Développement des jeux*, par M. P.-E. Foucaux, *in Ann. Musée Guimet*, t. VI, p. 74.

[2] *Lalita vistara, Loc. cit.*, p. 148.

jayam (victoire éternelle) ; Nakula enfin et Sahadeva sonnent leurs conques *Sughosa* (voix douce) et *Manipushpaka* (la fleur des perles). »

La conque guerrière existe également, paraît-il, au Japon. M. Émile Guimet dans ses *Promenades japonaises*[1], nous raconte, en effet, que l'on montre, dans le temple de Kamakoura, le casque et la conque marine de Yéyas, Shiôgoun qui transporta à Yédo la cour des lieutenants du Mikado. Ce fut ce même Yéyas qui ordonna la persécution des chrétiens à la fin du seizième siècle. Mais, dans tous les cas, le symbolisme de la conque est de date bien plus récente au Japon que chez les Indous.

De l'usage que l'on fit de la conque dans le culte, soit comme trompette d'appel du peuple aux sacrifices, soit comme instrument d'invocation ou d'appel aux dieux, vint l'idée d'adoration qu'on lui rendit. Car l'Indou voyait dans tous les objets, et particulièrement dans ceux mis en usage pour le sacrifice, l'idée de l'âme universelle (Brahm). Il en arriva ainsi à adorer la conque, et à l'invoquer comme il le faisait à propos du feu du sacrifice, de l'objet sacrifié, de l'autel, du bois, du beurre sacrificatoire, et même de l'acte du sacrifice. La conque fut donc adorée ; et parmi les objets du sacrifice, elle a joui d'un culte plus prolongé, par exemple, que celui de la sonnette, à cause des anciennes associations à la fois guerrières et mythologiques, telles que celles de l'origine du Panchajanya, et des grands services que ces conques-trompettes rendirent dans la guerre civile des Pandavas et des Kaurovas.

Dans le *Brahmakarma* ou Rites sacrés des Brâhmanes, traduit du sanscrit par M. A. Bourquin[2]. Voici comment se faisait cette adoration de la conque sacrée (325) : « On prend la conque et l'on dit : « A l'ouverture de cette conque est le dieu de la lune (326), sur son côté est Varuna (327), sur son revers

[1] E. Guimet, *Promenades japonaises*, t. I, p. 103.

[2] A. Bourquin. *Brahmakarma*, ou *Rites sacrés des Brahmanes*, traduit du sanscrit, *in Ann. du Musée Guimet*, t. VII, p. 56.

(325) « Grande coquille marine fortement recourbée en spirale, et à la pointe de laquelle un trou est percé afin de s'en servir comme de trompette dans le culte. »

(326) « C'est-à-dire l'esprit qui vit dans la lune et la dirige, comme Nârâyana est l'esprit et le dieu du soleil. »

(327) « On ne peut rien dire de bien précis relativement aux attributs de la divinité du cinquième monde, ni de Varuna et Indra, les deux divinités suivantes du sixième et septième monde, sinon qu'elles se trouvent toutes trois dans les plus anciens hymnes et qu'elles semblent résider dans les hauteurs les plus élevées (*Brahmakarma*, p. 13, note 57). »

Prajâpati (328), et sur sa pointe, le Gange, la Sarasvati, et tous les autres fleuves sacrés des trois mondes dans lesquels on fait des ablutions d'après l'ordre de Vâsudeva (329). Dans cette conque se tient le chef des Brâhmanes (330). C'est pourquoi l'on doit adorer la conque sacrée. Gloire à toi, conque sacrée, bénie parmi tous les dieux, née dans la mer et que Vischnou tint autrefois dans sa main. Nous adorons la conque sacrée et en faisons notre méditation. Qu'elle nous remplisse de joie ! — J'offre (à la conque) tout ce qu'il faut pour l'adoration ! des parfums, du riz et des fleurs. » — Ici l'on fait le signe de la conque (331). »

Cette conque sacrée n'existe pas seulement dans l'imagination des auteurs anciens de livres religieux. Quoique certainement des plus rares, par suite de sa forme anormalement sénestre, on la rencontre néanmoins quelquefois dans les mers. De tous temps, elle a été recherchée par les pêcheurs avec le plus grand soin, et aujourd'hui encore, outre sa valeur vénale toujours très grande, elle constitue une source de bonheur, de félicité et de prospérité pour l'heureux mortel qui peut la rencontrer.

M. Guimet, au retour de ses voyages nous a, à ce sujet, rapporté les faits suivants : A une certaine époque, les Hollandais tiraient de Tuticorin des revenus considérables. Outre les toiles qu'on leur apportait de Maduré, et qu'ils échangeaient à Tuticorin avec le cuir du Japon et les épices des Molluques, ils obtenaient encore un grand profit de la pêche des perles et du *Xanxus*. Une tradition brâhmanique conte que l'un des compagnons de Râma, dans son expédition à Ceylan, poursuivi en mer par un *Rakshasa*, ogre ou démon, fut obligé de se cacher dans un de ces derniers coquillages ayant ses volutes enroulées de gauche à droite. Au moment de la pêche, en janvier, des milliers d'indigènes restés fidèles au Brâhmanisme, arrivaient à Tuticorin pour voir s'ils allaient enfin pêcher le Xanxus ayant ses volutes enroulées de gauche à droite.

Nous trouvons encore cette idée de la conque sénestre dans un vers sans-

(328) « Prajâpati, maître des créatures, est un être divin, poëte sacré, une espèce de progéniteur du genre humain. »

(329) « Un des noms de Krishna. »

(330) « Brahmendra ou Brahmansaspati, être divin, considéré comme chef des Brâhmanes et, comme tel, médiateur par excellence entre les dieux et les humains. Il est aussi appelé Brihaspati ».

(331) « Je n'ai pu découvrir la manière de faire ce signe. »

crit dont l'auteur est inconnu, mais qui se trouve dans le *Sâhitya-Darpaṇa*, traité de rhétorique du XV[e] siècle, et dont voici la traduction telle qu'elle nous est donnée par M. Regnaud, professeur à la faculté de Lyon : « Hélas ! j'ai réduit en poussière un coquillage dont les circonvolutions étaient dirigées de gauche à droite *(daksinâvartta)*, dans la seule intention de faire disparaître une gerçure qu'un grain de sable avait produit dans ce vase d'argile[1]. »

C'est donc, comme on le voit, toujours cette même coquille sénestre vivant anormalement au sein d'une colonie de coquilles dextres qu'il s'agit de trouver ; c'est toujours la coquille rare, la conque sacrée. Elle existe pourtant ; nous avons pu nous en assurer. M. G. Nevill, directeur du musée de Calcutta, nous écrit que chaque année on envoie des quantités considérables de *Turbinella pyrum* et *T. rapa* pêchés sur les côtes de Ceylan, à Dacca et au Bengale par Calcutta. A Dacca, il existe toute une grande industrie qui a pour objet la fabrication, avec ces coquilles, de bangles ou bracelets, de pendeloques, de fétiches de toutes sortes, etc. ; de temps en temps, on trouve dans le nombre une coquille sénestre ; c'est la conque sacrée qui doit porter bonheur à son heureux propriétaire. En 1882, une pareille coquille a été vendue aux enchères, à Calcutta, au prix de 450 rupees, soit près de 1.000 fr. de notre monnaie ; c'est beaucoup, sans doute, pour une seule coquille, mais c'est certes bien peu, si elle doit être la source de tant de félicités pour celui qui la possède...

Il importe de faire observer que le genre *Turbinella* n'est point le seul qui présente de pareilles anomalies. La plupart des espèces normalement dextres peuvent avoir des monstres sénestres. Dans tous les traités de conchyliologie, on cite des listes composées de coquilles inversement enroulées. Certaines espèces même, sont tantôt dextres, tantôt sénestres. Pour fixer les idées, nous dirons que la proportion de coquilles sénestres par rapport aux coquilles dextres chez l'*Helix pomatia*[2], vulgairement connu sous le nom d'escargot de Bourgogne, est de un sur vingt mille environ, dans la partie centrale du bassin du Rhône, c'est-à-dire là où il est le plus abondamment

[1] Le traducteur anglais du *Sâhitya Darpaṇa* ajoute en note : « Such a conch-sell is believed to ensure prosperity to the house in which it remains. »

[2] *Helix pomatia*, Linnée, 1758. *Systema naturæ*, édit. X, 1, p. 771.

répandu, et là aussi où on lui fait la chasse la plus active pour l'envoyer sur nos marchés.

Cette idée de la coquille marine sacrée n'appartient pas exclusivement au peuple indou. Elle aurait eu dans l'antiquité une bien plus grande extension. Il nous a paru intéressant de rapprocher des faits que nous venons de signaler un passage d'Elien, où il rapporte une légende tout à fait analogue à celle du Panchajanya ou du Xanxus, mais relative à un tout autre pays : « Les Strombes ont un roi, auquel ils obéissent avec la plus grande docilité. Ce roi ne se distingue pas seulement par sa grandeur, mais aussi par sa beauté. S'il lui paraît avantageux de plonger, il le fait avant tous ; si, au contraire, il veut émerger, il commence avant tous les autres; de même aussi, s'il s'agit de se mettre en route, c'est lui qui ouvre la marche, et les autres le suivent. Le pêcheur assez heureux pour capter ce roi réussira dans tout ce qu'il entreprendra, et même celui qui assisterait à la prise de ce roi, s'en va tout joyeux persuadé de sa bonne fortune. A Byzance, on récompense celui qui a fait une telle capture ; tous les autres pêcheurs lui donnent un drachme attique [1] ».

Il est bien évident que la conque, ou Strombe de Byzance, n'appartient pas à la même espèce que celle de la mer des Indes. Mais il est certainement très curieux de retrouver cette même idée, cette même légende, basée sur la pêche d'une coquille sacrée, source de prospérité pour celui qui doit la posséder, chez des peuples aussi différents. Il est probable qu'il faut admettre que l'idée première de cette légende a eu son berceau dans l'Inde à une époque très reculée, et qu'elle est parvenue en Occident, jusqu'à Constantinople, à la suite des grandes expéditions en Orient de Darius ou d'Alexandre.

Admirateur de tout ce qui touche au merveilleux, l'homme a toujours aimé à rechercher ces bizarreries de la nature qu'il ne pouvait la plupart du temps, interpréter ni comprendre. Souvent même, trouvant que le monde qu'il connaissait n'était pas assez prodigue de ces monstres fantastiques, c'est dans son imagination qu'il les a enfantés, et Dieu sait combien l'histoire des anciens est féconde en incroyables légendes ! aussi avec quelle ardeur il devait s'attacher aux monstres réels, palpables, visibles aux yeux de tous, puisqu'il pou-

[1] Claudius Ælianus, *De natura animalium, de Stromboi.* — Elien, écrivain du IIIe siècle, vivant à Rome sous Héliogabale et Alexandre Sévère.

vait alors donner un semblant de vérité à sa propre fiction! La conque sénestre des Indous doit donc prendre rang à côté de ces singularités naturelles connues sous les noms de Trèfle à quatre feuilles, d'Ibis noir, de Merle ou d'Éléphants blancs et tant d'autres analogues. Ce ne sont pas de simples mythes comme on serait tenté de le croire, mais bien de véritables cas tératologiques recherchés, fêtés ou même adorés, non point parce qu'ils sont beaux, mais simplement parce qu'ils sont rares.
